

Sonia Combe Comment le gouvernement Orban menace l'héritage de Georg Lukacs

Nouveau signe de l'hostilité de l'administration hongroise envers les milieux intellectuels, les archives du philosophe ne sont plus accessibles et les autorités multiplient les freins à la recherche sur ses travaux, dénonce l'historienne



LE 4 JUIN, UN INSTITUT DE RECHERCHE A DÛ FUSIONNER AVEC L'INSTITUT GOUVERNEMENTAL VERITAS, ORGANE DE PROPAGANDE DE LA MÉMOIRE OFFICIELLE

On se souvient que, en mars 2017, sur une proposition du parti fascisant Jobbik approuvée par le conseil municipal de Budapest, la statue de Georg Lukacs (1885-1971) avait été enlevée du parc Szent-Istvan. Tandis que le philosophe hongrois (d'origine juive) est de plus en plus souvent traité d'« assassin communiste » dans l'espace public, ses archives sont fermées et inaccessibles depuis plus d'un an. Afin d'être en mesure de continuer l'édition de textes inédits d'un des philosophes majeurs de la première partie du XX^e siècle, la Fondation internationale des archives Lukacs (LANA), à Budapest, vient de lancer un appel pour financer le travail en cours de chercheurs désormais privés de tout soutien institutionnel.

Conservées dans l'appartement qu'occupait Georg Lukacs jusqu'à sa mort, au cinquième étage d'un immeuble situé au bord du Danube, les archives du philosophe ont longtemps vivoté. Certes, l'état des vitres, proches de la couleur sombre du fleuve, empêchait de voir le célèbre hôtel Gellert de l'autre côté de la rive, mais les chercheurs y étaient accueillis dans les meubles et la bibliothèque du philosophe. Entourés de ses livres, ils pouvaient même travailler assis à son bureau. Peut-on imaginer environnement plus propice à la réflexion sur une œuvre que le lieu où elle a été produite ?

Ce fut possible jusqu'à ce que, en 2012, sous le gouvernement de Viktor Orban, élu deux ans plus tôt, les archivistes en charge du fonds soient remerciés et les archives expédiées à la bibliothèque de l'Académie hongroise des sciences, héritière de Lukacs. Le prétexte était flou. Il était cependant plus ou moins question de rénovation de l'appartement.

Quatre ans plus tard, en 2016, l'Académie des sciences faisait savoir qu'elle allait disperser le fonds. Remettre en cause le principe de l'unité d'un fonds laisse généralement entrevoir le pire. Des intellectuels s'y étaient alors opposés et étaient parvenus à faire reculer la direction grâce à une pétition lancée par la Fondation des archives Lukacs. Pour peu de temps cependant. Le 24 mai 2018, l'Académie des sciences, dont les subventions ne cessent de diminuer, prenait la décision de ne plus rendre accessibles aux chercheurs les archives du philosophe, interrompant les travaux de numérisation et de recherche (par chance, il existe un inventaire). Désormais, non seulement il n'est plus question de rénovation de l'appartement, mais les signes d'hostilité en direction du milieu académique et intellectuel hongrois se multiplient.

On apprenait ainsi le 4 juin que l'indépendance de l'Institut de recherche sur la

mémoire de l'insurrection hongroise de l'automne 1956, créé à la chute du régime communiste en 1989, était à son tour menacée : il a été forcé de fusionner avec l'Institut gouvernemental Veritas, organe de propagande de la mémoire officielle. Le jour de la date anniversaire de la signature du fameux traité de Trianon, qui amputa le 4 juin 1920 le territoire de la « Hongrie historique », le Parlement hongrois devait voter la mise sous contrôle direct de l'Etat des quinze instituts de recherche de l'Académie hongroise des sciences, dont l'Institut 1956.

Exil à Vienne et Berlin

Lukacs n'avait jamais eu les faveurs du régime communiste. Après avoir fait partie de l'éphémère gouvernement révolutionnaire de Bela Kun, en 1919, comme ministre de la culture, il avait dû s'exiler à Vienne et Berlin, puis en URSS, où il échappa aux purges stalinienne. Il avait même été relâché de la prison de la Loubianka, à Moscou, à l'issue d'une arrestation au cours de l'été 1941. Il aimait à raconter que la raison en était que son appartement n'était convoité par personne... Il est plus vraisemblable qu'il fut sauvé par Dimitrov, le patron du Komintern (III^e Internationale), qui l'estimait. De retour à Budapest à la fin de la guerre, s'il n'intervint pas lors du procès de Laszlo Rajk en 1949, lors des procès spectaculaires d'après-guerre initiés dans toute l'Europe communiste par l'URSS, il rejoindra le gouvernement d'Imre Nagy constitué lors de l'insurrection populaire de 1956 et, à nouveau, prendra le poste de ministre de la culture. Après l'écrasement du soulèvement par les chars soviétiques, la même année, il sera expédié en rési-

dence surveillée en Roumanie comme tous les compagnons de Nagy, mais, contrairement à ce dernier et à plusieurs autres qui furent exécutés, il sera autorisé à rentrer à Budapest. Cette fois, ce fut probablement sa renommée qui le sauva. De Berlin-Est, son amie la romancière Anna Seghers avait même projeté de le faire enlever pour lui éviter le pire.

Admiré par le romancier allemand Thomas Mann, celui qui fut le modèle du philosophe Naphta dans *La Montagne magique* (1924) vécut à partir de là une sorte d'exil intérieur, poursuivant ses recherches autour du roman historique. L'une d'elles porta sur Alexandre Soljenitsyne, dont il défendit la nouvelle *Une journée d'Ivan Denissovitch* (1962).

Marxiste convaincu, Lukacs dut se battre pendant près de dix ans pour réintégrer le Parti communiste hongrois et y parvint en 1967, soit quatre ans avant sa disparition. Pour autant, il se constitua autour de lui un groupe de marxistes critiques et dissidents. On retrouve aujourd'hui ses élèves, quand ils n'ont pas émigré, à l'instar de la politiste Agnes Heller, dans la lutte qu'ils mènent chaque jour pour la liberté académique en Hongrie et contre le climat délétère, antisémite, anti-rom, anti-réfugiés, raciste et nationaliste qu'enourage Viktor Orban. ■

Sonia Combe est historienne, spécialiste du monde communiste est-européen. Elle est chercheuse associée au centre Marc Bloch (Berlin)

Michel Raynal et Gérard Roucairol

Le mythe improbable d'un monde sans panne

Pour les deux chercheurs, les enthousiasmes technologiques (blockchain, machine learning, intelligence artificielle) gagneraient à se confronter avec la réalité des résultats de la recherche en informatique

Après la crise des subprimes, un dénommé Nakamoto (dont personne ne connaît l'identité réelle) a proposé en 2008 un système monétaire numérique sans autorité centrale, car celle-ci serait non fiable et suspecte de manipulations frauduleuses. Le système devait reposer sur l'égalité des droits et des devoirs de tous les ordinateurs qui, sur Internet, agissent pour les utilisateurs désireux d'échanger de la monnaie. C'est ainsi qu'à été développée la monnaie numérique bitcoin.

Pour acheter et vendre des bitcoins, chaque ordinateur doit respecter un jeu de règles comportementales et de protocoles de communication. Se forme alors une sorte de phalanstère numérique qui abrite les transactions monétaires pour leur garantir transparence, traçabilité, irrévocabilité et égalité de traitement. Les logiciels qui assurent ces fonctions forment le système dit de blockchain. Ce système prétend assurer à ses utilisateurs la sécurité des opérations, les prémunir contre la falsification des messages ou des identités des ordinateurs, et interdire des malversations telles que

le « double paiement ». On obtiendrait ainsi un égalitarisme libéré de contrôle central et capable de produire des actes notariés sans notaire, sans tiers de certification, en un mot sans chef ni arbitre.

Ce rêve est loin de la réalité scientifique et technologique. Car pour gérer de la monnaie, il faut des livres de comptes qui retracent toutes les transactions effectuées et les identités des parties concernées. L'exigence d'égalitarisme impose à chaque intervenant de tenir son propre livre de comptes. Chaque transaction exige alors un consensus entre chaque partie prenante pour autoriser ladite transaction et mettre à jour son livre de comptes. L'obtention d'un tel accord entre des ordinateurs relève de la théorie des « algorithmes distribués », étudiée depuis les années 1970 et à laquelle les auteurs de cet article ont contribué. Dans cette théorie, chaque ordinateur effectue le même traitement mais de manière asynchrone, à sa propre vitesse, et on ne connaît pas a priori les durées d'acheminement des messages entre ordinateurs.

C'est là que l'utopie s'écroule... Dès 1985, des chercheurs ont dé-

montré qu'il n'existait aucune méthode exacte d'obtention d'un consensus distribué si intervenait un arrêt inopiné d'un ordinateur en phase de négociation de l'accord recherché (« Impossibility of distributed consensus with one faulty process », Michael Fischer, Nancy Lynch, Michael Paterson, *Journal of the Association for Computing Machinery* n° 32/2, 1985). Sur la Toile, ces pannes sont éminemment probables, la formation de consensus peut alors devenir sans fin et conduire à la divergence des livres de comptes individuels.

L'algorithmique, complexe

Dans l'histoire du bitcoin, de telles divergences se sont produites, permettant à certains acteurs d'imposer des mises à jour du système. Le rêve de l'égalitarisme s'écroule donc, ou n'est réservé qu'à un monde sans panne ! Des systèmes informatiques comme celui d'Amazon font un compromis (connu à l'avance) entre le fait de donner un résultat correct et le fait que des opérations peuvent ne pas se terminer. Par ailleurs, à chaque transaction, le nombre de messages à envoyer et recevoir augmente comme le carré du nombre de protagonistes. Plus la communauté grandit, plus il est difficile et long d'obtenir des autorisations et des mises à jour des comptes.

Mais alors, pourquoi de tels défauts n'ont-ils pas entravé l'en-

veloppement pour cette technique ? En informatique, la rapidité d'innovation est une « valeur » première. L'algorithmique distribuée est une discipline complexe qui compte peu d'experts mondiaux. Les preuves d'impossibilité, qui datent des années 1980-1990, sont largement oubliées. Il y a aussi une dérive, souvent inconsciente, de la preuve en informatique, qui ne repose que sur la validation empirique des programmes.

Trop souvent, pour les geeks ou les hackers, la seule existence d'un programme vaut preuve de l'exactitude de la solution apportée ! Celui-ci est ensuite diffusé et passe pour exact tant que des erreurs ne sont pas trouvées. Lorsqu'elles le sont, des correctifs sont proposés, et le cycle recommence. Dans le cas qui nous intéresse, où il n'existe pas de solutions exactes, le cycle peut donc durer longtemps...

La science met aussi à mal certains espoirs de l'IA. On suppose souvent que la capacité de disposer de quantités considérables de données collectées via Internet suffit à apprendre et prédire le comportement d'un phénomène. C'est ainsi qu'on envisage la conduite autonome des véhicules, le comportement des robots ou la prédiction des maladies. Pourtant, l'accumulation de données ne constitue pas une démonstration au sens mathématique du terme. Des chercheurs ont démontré qu'il n'exis-

tait aucune méthode exacte pour vérifier si un système d'apprentissage artificiel apprenait bien ce pourquoi il a été élaboré (« Learnability can be undecidable », *Nature Machine Intelligence*, n° 1, janvier 2019). A nouveau, la douche est froide... bien que la nouvelle n'ait suscité pour l'instant que peu de réactions.

Il faut que les chercheurs disent haut et fort quels sont les avantages et les limites des techniques numériques. La puissance publique se doit de soutenir les domaines concernés, mais en fondant ses stratégies sur la science informatique la plus solide et non sur des expérimentations hasardeuses. Car, dans un monde connecté, l'algorithmique distribuée est incontournable ; elle imposera sa loi à ceux qui l'ignorent. ■

Michel Raynal est professeur émérite des universités (université Rennes-1, Institut universitaire de France, Polytechnic University of Hong Kong) et chercheur à l'Institut de recherche en informatique et systèmes aléatoires (Irisa) ; **Gérard Roucairol**, ancien professeur des universités, ancien directeur scientifique du Groupe Bull, est président honoraire de l'Académie des technologies



LES TECHNIQUES NUMÉRIQUES SONT PORTEUSES D'ERREURS FUNESTES SI ELLES NE S'APPUIENT PAS SUR DES RÉSULTATS SCIENTIFIQUES